

## Scène 1 Haïah : 5h50

Elle ne parle jamais avant de partir.

Pas parce qu'elle est plus mystique que les autres et elle ne croit pas au caractère quasi divin de leur mission. Elle ne parle jamais parce que dans ces moment-là les mots claquent trop sèchement, ou alors s'effilochent dans le néant.

Avant l'action, seuls les gestes comptent. A la rigueur un regard.

Haïah est assise, jambes pliées, dos au mur ruisselant d'humidité.

Autour d'elle, rien. Ou plutôt : rien d'utile. Seul un vieux néon clignote comme un cœur qui hésite à battre. Dans l'air, cette sale odeur d'ozone et de rouille. Un léger cliquetis régulier vient rompre le silence : des balles qu'on insère dans un chargeur.

Ils sont six.

Tous là, tous silencieux.

Pas par respect. Mais parce qu'ils savent.

Haïah ferme les yeux.

La mémoire ramène la sensation du béton froid. Des doigts sur ses poignets. La morsure d'un zip qu'on arrache.

Pas maintenant. Pas ça.

Elle secoue la tête. Ce n'est pas le moment. De toute façon, ce ne sera jamais le moment.

Elle rouvre les yeux et croise le calme d'Imane. Pas un mot, juste sa présence sereine.

Toujours là, ou jamais bien loin de sa sœur d'arme.

Personne ne parle. On attend.

Ce matin, ils vont frapper un convoi special. Un convoi qui amène cette saloperie de RGB à la capitale. Leur première opération d'envergure.

L'information est sûre, ils doivent rester sur la nationale et passer par Le Mans pour rejoindre l'entrepôt de stockage parisien.

Quelqu'un tousse.

Personne ne répond.

La lumière saute un instant. Puis revient.

C'est comme ça que tout commence souvent.

Avec une panne. Une absence. Une brèche.

Un bruit sourd semble résonner plus loin, étouffé par les murs. Une canalisation, peut-être. Ou un mouvement qu'ils ne devraient pas entendre. Une saloperie de rat ?

Personne ne réagit. Sauf elle.

Haïah penche légèrement la tête, capte une vibration infime quand elle pose la paume contre le sol. Elle ne bouge pas. Elle ressent. Depuis *l'agression*, c'est comme ça : son corps sait avant elle. Un spasme dans l'épaule, le goût de métal dans la bouche. Le sang qui s'arrête.

Elle tourne légèrement la tête.

Imane n'a pas bougé d'un pouce.

Toujours calme, toujours cette aura à la con qui fait croire que tout va aller.

Elle porte le même sweat râpé qu'elle lui a toujours connu, celui où la capuche lui bouffe la moitié du visage.

La première fois qu'Haïah l'a vue, elle tenait une lampe torche à la main.

Elle l'a enveloppé dans une couverture et n'a rien dit.

C'était ça, leur premier pacte.

Depuis, Haïah écoute cette respiration-là quand la sienne menace de partir.

Elle inspire doucement. L'air sent l'huile, la moisissure et la rage.

Et dehors, quelque part, un convoi file à pleine vitesse.

Dedans, des hommes armés, des bidons de RGB, et cette certitude au fond d'eux que personne n'osera les atteindre.

Mais ils se trompent.

Haïah est déjà là.

---

Sa sœur d'âme est juste à ses côtés. Elle n'a jamais eu besoin de beaucoup de mots. Chez elle, chaque mouvement doit avoir un but. Rien de superflu. Elle appartient toujours à l'instant présent.

Imane l'avait trouvée roulée contre un conteneur, à moitié nue. Les yeux ouverts mais qui ne voyaient plus rien. Eteints.

Le bitume l'avait mordue au ventre, au dos, entre les cuisses surtout.

Et c'était cette brûlure de l'intérieur qui la dévorait toujours.

Imane ne lui avait pas demandé son nom.

Elle ne lui avait pas dit : « ça va aller. »

Elle l'avait enroulée dans une couverture d'un surplus militaire et l'avait portée jusqu'à sa planque. Puis un pull. Un énorme pull qui lui arrivait aux genoux. Enfin une cuillère de riz froid et une gorgée de thé tiède.

Et elle s'était assise à côté, sans rien dire, laissant l'adolescente s'endormir.

Le matin, elle avait juste soufflé :

— Si tu veux mourir, fais-le ailleurs. Sinon, si tu veux, on bouge dans dix minutes.

Et ça avait commencé comme ça.

Depuis, elles ne dormaient jamais loin l'une de l'autre. Elle se relayaient quand l'une avait besoin de pisser, ou de pleurer, ou de casser la gueule à quelqu'un, voire plus.

Imane avait ce calme opaque qui foutait la trouille aux types nerveux. Elle souriait peu, mais quand elle le faisait, c'était comme si elle avait tout prévu. Même le pire. Et ce n'était jamais

bon de vivre ce pire. Oh que non...

Ce soir, elle porte dans son sac les médocs, le reste des balles, un vieux pc qui tient la route et un antique Nokia comme téléphone.

Haïah le sait : si Imane tombe, plus rien ne les reliera à leurs contacts.

Mais ce n'est pas pour ça qu'elle a la gorge serrée.

Elle pense à la phrase qu'Imane lui avait chuchotée, des mois plus tôt, dans un squat oublié entre deux zones d'exclusion.

— Tu vas vivre, Haïah. Même si t'as pas envie. Tu vas vivre parce que JE le veux.

Elle l'avait détestée sur le moment.

Mais elle s'était accrochée à ces mots comme à un mantra qu'elle se récitait à tout moment.

Imane, c'est sa balise. Sa garante.

Haïah ne lui a jamais dit merci. Pas une seule fois. Ce n'est pas comme ça que ça marche entre elles.

Et maintenant qu'elle la regarde assise face au mur, concentrée sur son chargeur, elle a une sale intuition. Ni pourquoi, ni comment mais elle sait que quelque chose va céder.

Imane est de celles qu'on croit éternelles, parce qu'elles sont là quand tout le reste s'effondre. Mais même les balises finissent par s'éteindre.

---

Ils sont six.

Haïah les connaît par cœur. Pas leur vraie vie, pas ce qu'ils étaient avant. Mais leurs silences, le bruit particulier de chaque pas, leur façon de charger une arme ou de grincer des dents quand ils dorment.

Il y a Sif.

Le plus vieux. La cinquantaine passée, les tempes grises, les mains qui tremblent à peine.

Il a cette façon de toujours nettoyer son arme deux fois. Par superstition ou parce que ça l'occupe. Il ne parle que pour prévenir : "*Je tire.*"

Un jour, il lui a dit qu'il était prof. Ou psy. Elle ne sait plus.

Ce qui est sûr, c'est qu'il a vu l'intérieur des gens et que ça a dû le dégoûter quelque part. Le régime n'est pas tendre avec les cerveaux.

À sa droite, c'est Milo.

Une jambe bousillée, mais rapide comme personne pour ouvrir une porte à code ou entrer dans une base de données.

Il parle trop, tout le temps. Sûrement pour masquer la trouille ou tout simplement pour ne pas entendre son cœur cogner trop fort.

Il a tatoué "*VIVRE*" sur les doigts d'une main, Une lettre par phalange. Et rien sur l'autre.

Quand Haïah l'a vu la première fois, elle a cru qu'il allait s'effondrer au moindre bruit.

Mais c'est souvent lui qui va le plus loin quand tout pète.

Ensuite vient Tina.

Elle n'a jamais dit son âge et personne ne sait d'où elle vient vraiment.

Elle fait les munitions, vérifie les sacoches, gère le gros matos.

Sa voix est toujours calme et posée. Seulement, une fois, un type a osé poser sa main sur son

épaule dans une planque.

Il n'a pas fini la nuit avec eux. D'ailleurs personne ne l'a jamais revu dans la zone

Et puis il y a Jo & Jax.

Inséparables.

Pas frères, mais presque.

L'un est long et silencieux, l'autre court et nerveux.

Ils arrivent à parler en un regard. Se battent comme un duo d'anciens du MMA comme elle a vu dans les combats sur les vidéos interdites.

Ils se chamaillent pour une conserve, mais crèveraient l'un pour l'autre.

Un jour, Imane a dit : *"Jo et Jax, c'est comme un seul cœur dans deux corps."*

Haïah ne leur ressemble pas.

Elle n'a pas leur humour, ni leur tendresse en creux.

Mais elle sait comment ils bougent. Ce qu'ils craignent. Ce qu'ils fuient.

Et ce matin, ils sont là, parce qu'ils croient en elle. C'est un truc qu'elle sent comme on sent une pression dans l'air juste avant une explosion.

Ils n'oseraient jamais le lui avouer et préféreraient sûrement crever.

En ce moment même, leurs gestes sont calmes, leurs regards fixes.

Ce soir, ils vont suivre une Haïah qui avance. Et si elle tombe, ils tomberont aussi.

C'est ça, un groupe comme le leur.

Pas une armée.

Un pacte.

---

Imane déroule la carte, froissée, cornée, couverte de marques rouges.

Elle l'a posée sur une caisse renversée. Milo éclaire avec une vieille lampe frontale trafiquée qui bourdonne comme un moustique sous tension.

Le convoi est bien parti de l'usine y'a deux heures, ils ont eu le message de confirmation sur le Nokia.

Un seul camion blindé.

Escortés.

Un lot de RGB, bien scellé, bien planqué. Direction : Paris, via la nationale. Obligés de passer par Le Mans à cause de l'état de délabrement de l'autoroute sur cette partie de la France oubliée.

Ils le savent grâce à une fuite. Un type qu'ils font chanter pour une sombre histoire de trafic de barils revendus au marché noir.

L'info est solide et ce matin, ils vont frapper.

— Si on intervient dans cette ancienne zone industrielle, juste après le rond-point c'est parce qu'il devront passer au ralenti devant cette gare de triage.

Imane trace au feutre.

— La nationale ralentit ici. La route est moins bien entretenue sur les 500 mètres de la zone.

On a eu le temps de faire connaissance avec le terrain. Eux non.

Sif acquiesce. Milo pianote. Jo et Jax installent des charges pour les véhicules d'escorte à

même la route Tina, elle, compte les minutes et finalement pose le lance rocket portatif sur son épaule droite. Le bazar fait bien 20 kilos mais ça ne semble pas la déranger.

Ils devront être rapides. Précis.

Décapiter le convoi, faire exploser le blindage, extraire les cuves, disparaître.

Haïah écoute. Elle visualise.

Elle ne donne pas d'ordres. Elle n'est pas ce genre de leader.

Mais tous la regardent.

Elle sait ce que ça veut dire.

Pas de deuxième tentative.

Pas de repli sécurisé.

Ce n'est pas une mission. C'est un saut.

Et si ça réussit, ce sera de mémoire d'homme, le premier convoi RGB intercepté.

Pas par la Résistance.

Par eux. Par six paumés, pas fichés, pas classés.

Haïah ne sourit pas. Elle ne tremble pas.

Elle sait ce que contient ce gaz. Elle sait ce qu'il fait.

À ceux qui respirent. À ceux qui doutent. À ceux qui rêvent encore.

Ce soir, ils ne frappent pas pour renverser un système.

Ils frappent parce que le silence est devenu irrespirable.

Et quand les armes sont prêtes, quand les sacs sont sanglés, ils se regardent tous une dernière fois.

Il est trop tard pour reculer.

---

Ils partent sans un mot.

Le vieux hangar reste derrière eux, avalé par la nuit, oublié comme tout le reste.

Il fait encore noir, mais plus tout à fait. Cette heure bâtarde où le ciel hésite.

Pas encore l'aube.

Mais plus vraiment la nuit.

Un entre-deux, parfait pour apparaître et disparaître.

Les sacs ne sont pas trop lourds pour ne pas gêner, les armes bien graissées pour ne pas s'enrailler connement.

Chaque pas s'enfonce dans la terre humide qui borde la route, fait glisser un caillou, déclenche un frisson de bruit qu'ils répriment tous à l'intérieur.

Tina passe devant et se place à 50 mètres du groupe de tête, le lance-roquette sur l'épaule, silhouette massive sous la capuche.

Derrière, Milo ajuste sa sangle, rouspète à voix basse, mais continue. Jo & Jax ferment la

marche.  
Haïah est au centre, toujours.

Sif, lui, regarde le ciel.  
Il a dit, juste avant de partir :

— Si on crève aujourd’hui, j’espère qu’il pleuvra. J’ai toujours trouvé ça plus beau.  
Personne n’a répondu. Mais Milo a murmuré un vieux refrain. Une chanson d’avant, d’un autre monde.  
Un truc que seules les vieilles radios pirates diffusent encore entre deux signaux brouillés.

Haïah avance.  
Elle sent ses jambes, le battement de son cœur, et ce froid énorme qui lui serre la poitrine.  
Ce n’est pas la peur qui lui donne cette impression.  
Plus maintenant.  
Il s’agit juste d’une tension pure d’un fil tendu prêt à rompre.

Elle pense à Imane.  
À la carte qu’elle a repliée dans son sac, véritable trésor.  
Au clignement lent du Nokia quand le message est tombé.  
Elle pense à tout ce qu’ils ont déjà traversé. Et à tout ce qu’ils ne vivront peut-être jamais.

Les rues dans lesquelles ils sont passés pour arriver étaient désertes.  
Pas une voiture. Pas une silhouette.  
Seules les barrières rouillées et les restes d’affiches détrempées témoignent qu’un jour, ici, on a vécu. Le Mans n’est plus la ville des 24 heures. Avec à peine ses 3000 habitants elle est la ville de l’oubli ou plus aucune heure n’a vraiment d’importance.

On y est.

Imane s’arrête.  
Pose un genou à terre. Vérifie son arme.  
Les autres l’imitent. Automatisation et se planquent comme ils peuvent dans ce décor de fin du monde

Haïah garde les yeux sur la route un peu en contrebas.  
Elle la visualise.  
Le bruit du moteur, le claquement des pneus, les premières secondes où tout va encore bien pour eux.

Elle ferme les yeux.  
Respire.

Et quand elle les rouvre, elle sait :  
ils sont prêts.

---

Ça commence par un grondement. Il perce le silence matinal qui entoure le groupe. Sourd et lourd



## Scène 2 - Théo

La douche crachait une eau tiède, parfaitement calibrée. Elle n'était ni brûlante, ni froide. Juste ce qu'il fallait.

Le débit régulier venait heurter la peau sans vraiment la toucher, comme si l'eau elle-même avait été dressée à ne pas déranger.

Cinq minutes, pas une de plus.

Un bip sec résonnerait s'il traînait. Une sirène, s'il dépassait.

Au-dessus du pommeau, une plaque en métal brossé, vissée de travers : « **Les corps propres doivent laver les saletés du passé.** » Cette phrase, comme des dizaines d'autres martelées à longueur de vie, l'accompagnait dans son quotidien. Il ne la lisait plus Mais elle était là, comme tout le reste. Inamovible, insistante, persistante

Théo se lavait, perdu dans ses pensées ternes et grises. Les gestes étaient les mêmes depuis des années et il savait où poser les mains, comment tourner le torse pour laisser glisser la mousse et le filet d'eau le long de l'épine dorsale. Chaque matin la même chorégraphie chronométrée, optimisée au plus haut degré. On pouvait appeler ces gestes de la mécanique corporelle. Il ne faisait que se conformer à la conformité d'état.

L'eau avait cette odeur filtrée, fade, désinfectée. Une eau sans passé. Comment dans cette fadeur sans nom imaginer une rivière, la pluie, ou même un quelconque souvenir.

Le miroir, sur le côté, renvoyait un reflet que Théo refusait de croiser. Il ne regardait jamais son visage, ni son corps. Pas par honte ou pudeur. Souvent on lui avait fait la réflexion qu'il ferait un excellent reproducteur. Ça le faisait secrètement rire. Lui, savait encore rire. Comment ? Il ne savait pas mais une chose était sûre, il était une erreur génétique en puissance et ça, personne ne devait le voir, ou même le deviner.

un crâne rasé. Une mâchoire tendue. Des épaules droites. Un regard vide qu'il s'était créé au fil des années. Il était un homme modèle et un soldat répliquable. Une certaine image du succès du système.

Parce que dans le système, aucune place pour le trouble, pour le superflu pour autre chose que la ligne du Parti National Unique.

Et Théo, chaque matin, rentrait dans cette ligne.

Comme on range une lame dans son étui.

---

Il avait commencé jeune.

Douze ans à peine, et déjà le dos droit sous la pluie. Une pluie fine, continue, presque méthodique. Le genre de pluie qu'on n'essuie pas vraiment, mais qui pénètre doucement dans les fibres du tissu et dans celles de la peau. Une pluie de discipline.

La cour de l'école militaire n'avait rien de grandiose. Des marquages au sol pour aligner les garçons, des murs trop hauts, des hangars-dortoirs et bien brillante dans cette grisaille une

grille couleur or. L'or de la 6<sup>ème</sup> république dont ils devaient incarner l'avenir. Ce jour-là, Théo savait que se tenait son père, dos à la grille, seul civil admis à l'intérieur de la caserne. Posture raide. Imperméable anthracite. Regard de pierre. Pas un geste.

L'instructeur, lui, avait flairé la proie :

— Tiens, le fils du haut-fonctionnaire... Tu veux peut-être une serviette chaude ? Un chocolat au soja ?

Ricanements dans les rangs.

Mais Théo n'avait pas bronché. Il avait senti les mots rebondir contre lui sans vraiment pénétrer. Il était déjà ailleurs.

À cet instant précis, il ne voulait qu'une chose : que son père hoche la tête. Une seule fois, même brièvement.

Mais il n'eut rien. Pas même un regard de reconnaissance.

Juste un message, plus tard, transmis par le directeur :

« Théo, tu dois comprendre ce que ton nom veut dire. Il est hors de question que tu sois la honte de notre famille. Pour la patrie qui nous regarde, pour la France. »

Cette phrase, il l'avait gardée comme on garde une lame. Pas pour la sortir. Mais pour ne jamais oublier où elle est rangée.

Depuis ce jour, il avait dit "oui monsieur", il avait couru sans demander pourquoi courir, dormi dans le froid sans geindre, appris à marcher, tirer, obéir, recommencer encore et toujours les mêmes gestes, les mêmes postures. Il avait appris à effacer toute tentative de pensée individuelle.

Parce que la pensée, c'était le chaos.

Et le chaos, c'était la guerre.

À chaque palier de sa formation, il avait intégré les maximes comme on imprime un code-barres :

*« La pensée personnelle est source de chaos. »*

*« Le devoir est la plus haute des disciplines. »*

*« L'ordre est la seule vérité. »*

Le doute n'existait officiellement plus, tout comme le "je".

A la sortie de l'école militaire, à tout juste 20 ans, il était cet engrenage parfaitement huilé dans une machine plus grande que lui.

Et parfois... parfois une micro-pause. Une seconde à peine. Une case qui ne se coche pas immédiatement. Une phrase qui sonne un peu faux.

Mais ça ne durait jamais.

Il étouffait ça. Il replongeait dans la ligne.

Parce qu'il n'avait pas le droit à l'erreur. Parce que son nom, dans la République sous perfusion qu'incarnait son père, devait briller.

---

Le soir d'avant, Pépé Manuel n'avait pas mâché ses mots.

— Tu sais ce qui me rend malade, Théo ? C'est pas toi. Pas vraiment... C'est ce qu'ils ont fait de toi. Regarde-toi ! Tu marches droit, tu parles comme eux, tu respires leur air pourri... et tu trouves ça normal bordel ?

Mais moi, je sais. Je le vois dans tes yeux. Le gaz, il t'atteint pas. Comme moi. On est des erreurs dans leur système. Pas la peine de nier. Pas avec moi  
Et pourtant tu obéis. Tu baisses la tête. Tu bouffes leur soupe.  
Et là, j'ai envie de hurler. Pourquoi putain ?

Il secoue la tête, crache à côté. Un vieux geste, sec, nerveux.

— J'ai vu ton père tuer tout ce qu'il avait d'humain. Lentement. Froidement. Il m'a parqué ici, comme un déchet qui pense encore un peu trop et qui le fait chier

Et toi... toi, t'es en train de suivre sa trace, comme un con.

T'étais ma chance, gamin. Mon dernier espoir.

Mais à chaque fois que je te vois dans cet uniforme, je me demande si j'aurais pas mieux fait de crever avant de voir ça.

Il était face à Théo, affalé sur sa chaise réglementaire de plastique, torse nu malgré le froid. Sa peau avait le grain du cuir vieilli et tatoué. Des vieilles encres passées, baveuses, interdites. Des mots et des formes qu'on ne déchiffrait plus, mais qui racontaient un temps où on criait encore son nom.

Il portait un vieux pantalon militaire, élimé jusqu'à la corde, avec un trou au genou et une brûlure de cigarette en haut de la cuisse gauche. Autour de lui, un bordel sans nom : des cendriers pleins, des journaux froissés, des disques interdits. Et dans un coin, une platine rafistolée avec du fil de fer qui jouait Radiohead à bas volume.

— T'entends ça, fiston ? C'est pas de la musique pour vendre des voitures. C'est de la musique pour ceux qui ont encore un cœur. Ceux qui veulent pas mourir docile.

Théo n'avait rien répondu. Comme toujours.

Il ne savait jamais quoi dire à cet homme-là. Trop fort. Trop franc. Trop vivant.

Son grand-père, c'était l'antithèse absolue de son père.

Là où le préfet de Seine-Saint-Denis avait des lunettes sans reflet et un costard aux plis calibrés, Manuel sentait le tabac froid, le vin rouge et la liberté.

Là où le père parlait de chiffres et de doctrine, Manuel parlait de poings et de bite.

— Ton père, il a le poil lisse, avait-il lâché en se raclant la gorge. Pas un pli sur sa chemise, pas une ride sur sa pensée. Il bande avec son autorité, le con. Il croit que l'ordre, c'est un aphrodisiaque.

Théo avait souri franchement. Il savait qu'avec pépé manuel, il pouvait l'espace d'un instant poser le masque sans peur. Souvent, ce que ce que disait Manuel, résonnait en lui et il lui arrivait même de penser par lui-même aussi.

En silence. Dans des éclairs fugaces qu'il s'empressait d'éteindre en dehors de la présence de son grand père

Il se souvenait des repas dans ce mouiroir, toujours les mêmes. Pépé pestait contre les légumes sans goût, la télé filtrée, les cachets roses pour dormir en paix.

Mais surtout, il le regardait. Pas comme un préfet. Pas comme un sous-fifre. Pas comme un numéro.

Juste comme son gamin qui avait peut-être encore une chance de faire avancer les lignes

— Tu sais pourquoi t'es pas comme les autres ? avait-il dit un soir. Chez nous, on a une saloperie dans le sang. Un truc qui fait qu'on ressent encore. Et ça, leur gaz de merde pourra jamais l'éradiquer. Et c'est pas seulement qu'on encaisse, ouais. On encaisse mais avec le cœur qui bat. Et ça, ils peuvent pas encore le détecter dans leur putain de scanner.

Et il avait ri. Un rire râpeux, mais vrai.

Un rire qui avait plus de poids que toutes les maximes qu'on avait collées dans le crâne de Théo.

---

La lumière dans le fourgon était blanche, stérile. Dans ce monde, plus rien ne respirait, tout était figé, aseptisé, même le silence. Le fourgon tenait plus du caisson médical que du véhicule militaire. Le plancher lisse vibrait à peine sous les pneus renforcés, comme si la route s'excusait d'exister.

Théo était assis à l'arrière, calé entre deux autres soldats. Deux silhouettes presque identiques : un jeune aux traits encore lisses, un ancien au visage buriné. Même posture, même respiration lente, même regard figé. Des clones de fonction, construits pour obéir et ne pas ressentir. Ils n'échangeaient pas un mot, pas un regard. La présence de Théo entre eux était presque une anomalie. Il sentait leur absence. Leur absence d'émotion, d'hésitation. L'absence que le RGB savait créer.

Le convoi filait vers Paris, comme tous les matins. Trois fourgons blindés, deux de surveillance, un pour les fûts. Le RGB, chargé depuis l'aube à l'usine de Saint-Nazaire, encore chaude des vapeurs matinales. Là-bas, tout l'appareil productif du régime s'était concentré sur le littoral atlantique. Loin des poches résistantes de l'Est. Loin du souvenir des villes tombées. La mer, disait-on, permettait un contrôle plus strict. Et les usines y poussaient comme des cancers ordonnés.

Tout partait de Saint-Nazaire. Là où le gaz prenait vie. Il sortait de la raffinerie sous forme liquide, comprimé en fûts marqués d'un code thermodynamique. Une fois à Paris, il était dispersé via les unités de ventilation haute densité intégrées dans les tours. Un air contrôlé, mesuré, domestiqué. Respirer était devenu un acte de foi envers le régime.

Dans le fourgon, rien ne bougeait. Les visages restaient figés. Chaque soubresaut était absorbé. Chaque mètre était digéré sans plainte, comme si même la route avait été reprogrammée. La routine d'un transfert RGB : strict, propre, muet.

Théo fixait le sol. Un plancher métallique, lavable, sans aspérité. Il connaissait chaque vis, chaque jonction. Il avait fait ce trajet des dizaines de fois. Et pourtant, aujourd'hui, quelque chose l'irritait. Une tension sourde. Comme une mâchoire invisible serrée autour de ses entrailles.

Un bip retentit à l'avant. Changement de direction. Une voix synthétique annonça :  
« **Passage en zone tampon. Veuillez vérifier la pression des fûts.** »

Le jeune soldat s'exécuta, un geste automatique, presque chorégraphique. L'ancien, lui, ne bougea pas. Théo leva les yeux. Toujours ce silence. Ce calme anormal.

Une goutte de sueur perla sur sa tempe. Il l'essuya d'un revers de main discret.  
Personne ne suait, normalement.  
Pas sous RGB.  
Pas à cette dose.

Il serra les dents.

Quelque chose était en train de s'échapper du cadre.

---

L'explosion fut sèche. Aucune alarme, aucun cri. Juste un bruit sourd, brutal, qui fit vriller l'air et souleva le fourgon comme un vieux jouet en tôle.

Théo n'eut pas le temps de réagir. Une onde violente le projeta contre la paroi qui le séparait de la cabine de pilotage, lui coupant le souffle. Le monde devint bruit blanc, bourdonnement, acouphène généralisé. Ses oreilles sifflaient et ses bras refusaient de lui répondre.

Quand il reprit un semblant de contrôle, il vit que l'arrière du fourgon était déchiré. Le métal arraché ouvrait sur une rue éventrée. À l'extérieur, les cris des habitants n'existaient pas. Personne ne criait plus dans cette ville. Même les hurlements avaient disparu.

Un impact sec, puis un second. Des rafales de fusil mitrailleurs et armes de poing. Une forme bondit dans le champ de vision de Théo. Le jeune soldat venait de se redresser, par pur automatisme, comme une machine bien dressée.

Il sortit de l'habitacle éventré, arme en main, torse droit. Il n'eut pas le temps de faire deux pas qu'un sifflement lui arracha la tempe. La balle avait fait son travail et le corps chuta sans poésie, sans sursaut.

L'ancien, lui, était resté immobile. Assis droit, regard fixe, un morceau de tôle enfoncée dans la cage thoracique. Il était déjà mort. Silencieux jusqu'au bout.

Théo se redressa avec effort. Son épaule cognée le lançait. Il avisa les fûts. L'un d'eux suintait légèrement. Du RGB pur s'évaporait, sûrement filtré par les systèmes d'aération d'urgence du véhicule. Aucun risque de contamination immédiate. Mais ce n'était pas ça qui l'inquiétait. Comment sortir de cet enfer d'acier renforcé ?

Il ne restait qu'une option : la trappe.

Sous ses pieds, au milieu du plancher, un panneau technique. Discret, conçu pour évacuer en cas d'incendie et qu'il n'avait jamais eu à ouvrir. C'était en cas de « protocoles dégradés », ces situations dont on parlait à l'entraînement mais que personne ne croyait possibles.

Il tourna la poignée d'urgence. Une fois. Deux fois. Le vérin émit un chuintement caractéristique et la trappe s'ouvrit.

L'air de l'extérieur était plus froid qu'il ne l'avait imaginé.

Il rampa sous le véhicule blindé et analysa la situation. Devant, les deux véhicules de tête avaient explosé. De derrière, il perçut des détonations. Sûrement les dérivants qui attaquaient

Il se releva et courut à l'instinct, sans réfléchir. Droit devant, entre les deux camps. Et là, il la vit.

Une maison.

Un muret bas, rongé par le temps, surmonté d'une haie malade, aux feuilles clairsemées. Une façade banale, presque absurde dans ce champ de ruine. Mais ce qui l'arrêta net, ce fut la plaque d'ardoise, fendue en diagonale, accrochée à l'entrée. On y lisait, gravé à la main, un prénom délavé : « Émilien ».

Le choc n'était pas rationnel. Il ne connaissait personne de ce nom. Et pourtant, quelque chose dans cette plaque lui donna l'impression d'un vertige. Comme un fil tiré trop fort dans le tissu du réel.

Il ne comprit pas et n'avait pas le temps de chercher.

Pour l'heure, cette maison était tout ce qui restait.

Il fonça. Vingt mètres avalés en apnée. Puis il plongea dans la haie comme on se jette dans une mer noire, sans savoir si on sait encore nager.

## Scène 3 - Emilien

La sonnerie du réveil brisa le silence.

Une main épaisse s'abattit dessus. 5h50.

Encore dix minutes.

— Émilien, lève-toi !

Merde...

Ce réveil-là, une claque ne l'éteindrait pas. Quoique...

Il sourit sous les draps une seconde, avant que le froid ne le rattrape. Un froid humide, un froid qui s'infiltrait sous la peau et collait aux os. Un froid du dedans, comme disait Nono. Pas de chauffage avant la Toussaint : décret gouvernemental. Économie nationale. "Effort collectif", ils appelaient ça. On serre les dents. On enfile une couche de plus. On se serre les uns les autres un peu plus fort.

— Émilien ! Tu vas être en retard au lycée !

Nono.

Sa mère.

Une voix rocailleuse et râpeuse à force d'user ses clopes jusqu'à la dernière taffe. Même malade, elle avait encore le souffle d'un chef de gare pour en griller une.

— J'arrive, Maman. Pas la peine de gueuler, tu vas réveiller Éléanore...

Il se leva, frissonna. Le plancher était glacé sous ses pieds. Il attrapa le torchon de cuisine immaculé posé sur la table de nuit et se moucha bruyamment.

Le barrissement du matin.

Nez cassé, allergies à la con. Un vieux souvenir qu'il traînait depuis treize ans, depuis qu'un officier l'avait corrigé à coup de crosse pendant un "nettoyage de zone" en Afrique occidentale. L'officier l'avait amèrement regretté par la suite. Paix à son âme. Depuis, ce qui lui servait de nez semblait vivre une vie indépendante, et coulait comme un robinet mal fermé.

Il appelait ça son "rhume perpétuel".

Les mouchoirs, il avait abandonné. Trop fragiles. Trop jetables. Nono changeait le torchon tous les trois jours, pas plus. Passé ce délai, disait-elle, *ça devient impossible à ravoir*. Elle en riait à moitié. Lui, ça le rassurait.

Le parquet grinça sous son poids. 112,8 kg.

Il soupira. Encore 200 grammes de plus.

Faudrait bouger. Ou bouffer moins. Ou les deux.

Mais on ne rééduque pas un corps qui s'est battu. On apprend juste à vivre dedans.

En passant devant la chambre d'Éléonore, il s'arrêta. Sa princesse dormait encore, enroulée dans sa couette comme une chenille en hibernation. Sa respiration était lente, régulière, rassurante

Ça le calmait. Ça lui rappelait pourquoi il était encore là et surtout toujours bien vivant.

Il lui arrivait de la regarder comme ça, longtemps, sans bouger, le cœur planté dans la gorge. Elle n'était plus un bébé. Bientôt seize ans. Mais parfois, elle reprenait la position qu'elle avait quand elle était toute petite, et là, ça lui fauchait l'âme. Comme un coup de crosse dans le ventre.

Nono l'attendait en bas.

Gauloise sans filtre au coin des lèvres — la seule clope encore tolérée par l'État, pour les plus de 70 ans. "Mes privilèges de vieille", disait-elle. Elle éteignit le poste qui déversait la propagande matinale, posa la cigarette, ouvrit les bras.

Il se laissa faire.

Autrefois, il détestait ça. Les câlins. Le contact. Trop de mémoire corporelle. Trop de cicatrices.

Mais maintenant, il prenait chaque étreinte comme un cadeau. Nono ne serait pas là éternellement. Et quand elle le tenait comme ça, ça disait encore : "t'es mon fils, merde, t'es là."

— J'ai cru que j'allais devoir monter te lever.

— T'inquiète, Maman. Viens faire câlin.

---

Onze ans et demi qu'il était revenu vivre chez elle.

À l'époque, Lulu, son père, était encore là. Une vraie force de la nature. Des mains toujours pleines de cambouis, une odeur de métal et de savon noir collée à la peau. Il avait bossé toute sa vie sur les lignes ferroviaires, puis sur les moteurs auto quand les trains avaient commencé à s'arrêter.

Un bricoleur de génie. Un râleur tendre. Il ne parlait pas pour ne rien dire, mais il était là, toujours là. Une montagne au fond du jardin.

C'est lui qui avait tenu la baraque quand Sandrine s'était tirée.

Un matin, elle avait déposé Éléanore en disant qu'elle reviendrait "dans deux ou trois jours". Elle n'était jamais revenue.

Émilien était en mission en Ouganda. Une opération "humanitaire", disaient-ils. Une de ces missions où on envoie des hommes avec des fusils distribuer des vaccins. Officiellement, c'était de l'aide. Officieusement, c'était du nettoyage. On entrait dans les zones dites "contaminées", et on avait ordre de ne laisser aucune trace.

Il n'avait jamais raconté ce qu'il y avait fait là-bas. Ni à Lulu. Ni à Nono. Encore moins à lui-même.

Mais Lulu avait tout géré en son absence. Les papiers. Les appels. L'école. Il avait harcelé la hiérarchie militaire, obtenu un rapatriement anticipé. Un vieux avec ses outils dans une main et son téléphone dans l'autre, traitant les officiers comme des bleus sortis d'école.

Quand Émilien avait débarqué à Roissy, Lulu l'attendait, clope piquée à Nono, au bec, et sac de couchage sous le bras. Il ne lui avait pas demandé s'il allait bien. Il avait simplement dit :

— Viens. Faut réparer la chaudière.

C'était sa manière à lui. Réparer d'abord. Parler après. Ou jamais.

Trois ans plus tard, Lulu s'était éteint. Lentement. Bouffé de l'intérieur par le COPLAN. Une saloperie de dégénérescence accélérée, déclenchée on ne savait comment. Les traitements ? Supprimés pour "réorientation logistique". En fait, il fallait traduire : trop vieux, trop cher.

Depuis, il ne restait qu'eux.  
Nono, Éléanore, et lui.

La maison était celle de toujours. Posée à deux pas d'une ancienne gare de triage. Un terrain vague bouffé par la rouille, que Lulu appelait encore "la zone utile". Les rails avaient disparu. Les hangars aussi. Mais eux, ils étaient restés.

— On est chez nous, bordel, disait Lulu. Qu'ils viennent me déloger.

Même après sa mort, rien n'avait bougé. La seule modification que le fils avait apporté à la maison était ce bout d'ardoise avec son prénom inscrit à la craie

Le régime lui avait donné un poste "de redéploiement". En fait, un emploi tampon, un entre-deux officiel. Agent technique dans un lycée pour garçons à la frontière du no man's land. Une école sans avenir, remplie de rares élèves en sursis, de surveillants en voie d'extinction, et de profs qui ne croyaient même plus au tableau noir.

On l'avait placé là comme on range un outil dont on ne sait plus quoi faire.

Pas de médaille. Pas de procès non plus. On lui avait procuré l'uniforme gris réglementaire des agents technique, une carte d'accès nominative et une consigne floue mais qui avait le mérite d'être claire : "tu bosses, tu te tais".

Il passait le balai. Il réparait les néons. Il remettait de l'ordre dans les chiottes défoncés. Et chaque semaine, il rendait compte à un inspecteur d'académie qui notait tout dans un carnet sans ligne.

Un jour, il lui avait demandé à quoi servait le carnet.  
— À structurer la confiance, avait répondu l'autre.

Il ne se plaignait pas.

Il avait retrouvé une chambre à lui. Une routine. Deux femmes à protéger.

Et ce matin, comme tous les autres matins, ça lui suffisait.

---

Émilien mâchait lentement son pain rassis. Le café était amer, les miettes sèches, mais ça faisait le job. Nono touillait son breuvage froid avec obstination, comme si elle cherchait une réponse au fond. Il n'y avait plus que ce bruit. La cuillère contre la porcelaine.

Puis un frisson dans l'air.

Infime.

Pas un son, pas un vrai. Plus proche pour Emilien d'une modulation atmosphérique comme il avait appris à les sentir. Un souffle déplacé trop loin pour être entendu, mais assez dense pour que ses os le captent. Il leva la tête.

Un vieux réflexe perdu vint modifier sa routine.

Il n'eut pas un sursaut. Simplement cette alerte sourde reconnaissable entre mille qui remonte de la colonne vertébrale quand le monde se tordait un peu trop vite. Un remugle de sa vie passée.

Il tendit l'oreille. Rien. Puis... quelque chose.

Des roues lourdes. En série. Une suite de compressions régulières sur le bitume. Pas une voiture. Pas un camion. Du blindé. Il en reconnaissait le roulis. Ces foutues suspensions de transport tactique renforcé. Le genre qu'on n'entend pas arriver mais qu'on sent approcher dans la cage thoracique.

— C'est la télé, ça ? demanda Nono.

Elle n'avait pas bougé, toujours vissée à son café fantôme.

Émilien, lui, se leva. Pas précipitamment. Mais avec cette économie de geste propre aux corps entraînés : tout est fluide, rapide, mais aucune énergie perdue. Il ne répondit pas. Il traversa la pièce à pas mesurés, s'arrêta devant la fenêtre.

Puis un tac-tac-tac, court et précis. Pas de panique. Du tir automatique. Trois salves. Organisées. Pas une altercation de rue, pas une embuscade improvisée. Ce genre de manœuvre, il en reconnaissait les parfums à des kilomètres.

Il se figea.

— T'as oublié ton café, mon grand.

La voix de Nono, toujours aussi tranquille. Mais dans son dos, quelque chose venait de basculer.

C'est alors que le sifflement emplit l'air, long, glissant. Reconnaisable entre mille.

Il n'eut pas le temps de parler. Une roquette venait d'être tirée. L'impact suivit. Pas dans la maison, non. Mais proche. Assez pour faire trembler les murs.

Les verres dans le vaisselier tintèrent. Les murs vibrèrent. Le plafond, lui, émit un soupir de fatigue. Une poussière fine de plâtre se détacha des moulures, flotta quelques secondes dans l'air. Un petit bloc de stuc tomba droit dans sa tasse. Le café brun vira au gris et une pellicule granuleuse s'étendit en surface.

Émilien, toujours debout, regarda sa tasse. L'observa un instant.

Puis son nez se plissa.

Et il éternua.

Pas un éternuement de civilisé. Pas un "atchoum" courtois.

Un barrissement. Brutal. Primal. L'écho d'un corps qui dit merde au chaos. La radio grésilla à cet instant, comme si même les ondes avaient pris l'éternuement de plein fouet. Même Nono sursauta.

Il inspira.

Il reposa alors les mains à plat sur la table.

Une. Deux.

Et dans un souffle bas, calme, presque intime :

— Putain... ils m'auront pas cette fois.

---

Il ne bougea pas tout de suite.

Ses mains restaient à plat sur la table, comme si elles prenaient la température du monde. Pas de panique. Juste une lente montée en pression. Comme avant les interventions. Ces instants suspendus où tout se joue avant que quoi que ce soit ne commence.

Émilien se dirigea alors vers le vaisselier et l'ouvrit sans hâte mais sans précaution non plus.. Derrière une rangée de tasses dépareillées, sa main fouilla à l'aveugle. Elle savait déjà où chercher. Elle toucha l'étui souple, le tissu rêche, le poids familier. Il le sortit, le posa sur la table. Un Beretta 92. Mat, sans fioriture. Deux chargeurs. Douze balles chacun. Pas une de plus. Il en clipa un, vérifia la chambre. Le métal cliqueta à peine.

Nono ne dit rien. Ses doigts arrêtaient de touiller. Elle observait. La fumée de sa cigarette traçait une ligne droite dans la lumière. Un regard. Un seul. Et ses yeux s'embrouillèrent, comme si l'air autour d'elle s'était épaissi.

— Onze ans... murmura-t-elle. Onze ans que je ne t'avais pas vu sortir ce truc.

Elle ne criait pas. Elle ne tremblait pas. Mais quelque chose en elle avait rebasculé aussi. La femme qui avait lavé ses draps, bercé ses insomnies, remplacé les mouchoirs par des torchons, venait de retrouver le soldat qu'elle avait tant espéré ne plus jamais revoir.

Il ne répondit pas.

Il vérifia l'arme une seconde fois. Un réflexe qui datait d'avant même le retour. Avant le lycée, avant Lulu, avant le torchon. Le nettoyage n'avait pas commencé, mais dans sa tête, l'ordre était donné. Termes militaires. Opérations actives. Zones à sécuriser. Les vieux réflexes grimpaient le long de ses nerfs comme des parasites familiers.

Un bruit à l'étage. Des pas.

Éléanore.

Elle descendait l'escalier à moitié réveillée, les cheveux en bataille, un t-shirt trop grand qui lui tombait sur les épaules. Elle s'arrêta net en voyant son père, arme en main, regard fixe.

— Papa ?

Le monde bascula encore une fois.

Il baissa l'arme. Lentement. La posa sur la table.

— Ne t'inquiète pas ma puce. Papa est là pour te protéger

Mais elle ne bougea pas. Elle avait grandi. Elle voyait. Elle comprenait.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il regarda Nono. Elle ne parlait plus. Elle aussi regardait Éléanore.

Il inspira longuement.

— Des gens dangereux. Qui arrivent. Mais on va gérer.

— Tu vas les tuer ?

La question était posée avec cette sincérité brutale qu'ont les adolescents quand la peur n'a pas encore eu le temps de se déguiser.

Il hésita. Puis hochait la tête.

— Si je dois, oui.

Elle ne pleura pas. Elle s'approcha et le serra fort. Comme quand elle était petite et qu'il faisait des cauchemars à sa place.

Il la serra aussi. Fort.

Et dans ce bref contact, il se raccrocha à ce qu'il était devenu : un père. Un homme debout pour deux femmes. Et si le nettoyage devait recommencer, alors ce serait pour qu'elles, au moins, puissent continuer à boire leur café en paix, même si c'était une bien belle chimère qu'il se racontait.

— A la cave maintenant. Et vite !